

LE SACRILÈGE D'ICARE

Jérémie Cavé

Éditions ThoT
Roman

Diplômé de Sciences Po Paris et titulaire d'un doctorat en aménagement urbain, Jérémie Cavé est consultant indépendant en écologie urbaine. Spécialiste de l'urbanisation dans les pays du Sud, il enseigne à Sciences Po Toulouse et à l'ENGREF. Jérémie Cavé est l'auteur de l'ouvrage *La Ruée vers l'Ordure*, paru en 2015 aux Presses Universitaires de Rennes. Il est également l'auteur de plusieurs articles pour la revue *Le Tigre* et a bénéficié, en 2016, d'une résidence d'écriture aux Avocats du Diable (Vauvert).

*À feu Le Tigre
et à Amanda, pygmalionne.*

Océan, 1966
La traversée de Santiago

Peu avant Noël 1966, Santiago embarqua à bord du paquebot *La Suzeraine*, à destination du port du Havre. Il passa la première journée sur le pont, à admirer les contours de la ville de Cartagena de las Indias s'estomper au loin, le littoral colombien se réduire progressivement à une fine ligne au-dessus de laquelle n'émergeait que la crête de la Sierra Nevada de Santa Marta, avant de disparaître tout à fait, laissant place à l'étendue des flots. En fin d'après-midi, ce fut une gigantesque cavalcade de nuages gonflés ou élimés, dodus ou évanescents, paraissant se diriger vers le soleil couchant. Ces pur-sang de coton étaient rejoints de tous côtés par des cumulus situés à des distances incommensurables. Les nuées étendaient leur crème vaporeuse, passant de ce bleu très pur, très vif, à une espèce de gris faune, avant de cramoisir complètement. Le soleil demeura ensuite caché derrière les nuages et la luminosité décrut brutalement. À tribord, Santiago aperçut un évanescent rivage d'étoiles. Puis le soleil s'extirpa de son voile et laissa de nouveau éclater sa chaleur sur toute

l'étendue de la surface océanique. Tout se mit à reluire : la peau écailleuse des vagues, les tubes métalliques du pont, dans une éjaculation d'or en fusion. La somptueuse agonie s'acheva par une désintégration toute en latéralité, après laquelle la bille de feu s'évanouit dans le lointain. Derrière elle subsistait un ciel azuré, strié de fumerolles laiteuses et de rougeurs orangées. Santiago se tenait coi, humant l'air, tâchant de fondre son ego criard dans ce sublime ensanglantement cosmique. Il finit par s'agenouiller et se mit à prier, bouleversé par le spectacle ahurissant et pourtant intrinsèquement quotidien auquel il venait d'assister, convaincu, une fois de plus, qu'il n'est pas à la portée de l'homme de comprendre – encore moins de mesurer – la puissance effrayante qui se manifeste dans le grandiose de l'univers. Lorsqu'il se releva, il faisait froid déjà et les eaux profondes de la voûte céleste étaient désormais percées de milliers d'aiguilles scintillantes.

Passé cet éblouissement du premier jour, toutefois, la traversée fut très agitée. Santiago ne quitta pratiquement plus la confortable cabine dans laquelle il était logé, condamné à subir une nausée permanente, affalé sur sa banquette. Il réussit malgré tout à officier, tant bien que mal, pour la messe de Noël, exceptionnellement organisée à bord du fait de sa présence.

Début janvier, au bout de deux semaines de traversée, les conditions météorologiques s'apaisèrent et Santiago put alors passer de longues heures sur le pont. Laisant son regard se perdre dans les flots infinis, il se remémora les différents épisodes de sa vie, riant seul à certains souvenirs, imaginant la chaleur des retrouvailles à venir et laissant enfin couler des larmes en repensant à son ami. À côté du courage de ce dernier,

prêtre-sociologue qui avait bravé l'Église pour engager non seulement son âme, mais son corps même, dans la lutte contre les insupportables inégalités sociales, son propre parcours lui apparaissait bien pitoyable. Lui, gros taureau libidineux entré au séminaire presque contre son gré, qui avait passé quarante années à expier une faute par trop pardonnable, n'avait adopté qu'une posture timorée face aux sanglantes déchirures d'une société qui s'enfonçait dans le chaos. Trop occupé à dompter ses propres démons, puis ayant pris goût au sacerdoce, il s'était contenté d'un engagement de scribe. Et voilà qu'il rentrait ! Sa « mission » était donc accomplie ? De quelle œuvre pourrait-il bien se prévaloir le jour de sa comparution face au Tout-Puisant ? Ces questionnements restaient sans réponse.

Nantes, 1926
La Close & les soirées parisiennes

Lorsque Icare vint retrouver Rodolphe chez lui vers midi, le jeune homme avait la mine des mauvais jours. Il lui annonça qu'il avait reçu un coup de téléphone de son oncle, Hippolyte de Cournillon. Celui-ci l'avait sermonné pendant vingt bonnes minutes, s'offusquant que Rodolphe ne donnât pas de nouvelles, qu'il ne leur rendît jamais visite et le réquisitionnant sans échappatoire possible pour les fêtes de Noël... Pour Noël ? La belle affaire ! Qu'est-ce qu'il en coûtait ? Oui, évidemment, il n'y avait rien d'étonnant à cela, mais Rodolphe se sentait tellement bien dans sa vie parisienne que cela lui fichait le bourdon de devoir retourner dans sa ville natale somnolente et moisie. *Somnolente et moisie* ? Il y allait un peu fort, non ? Ah, mais c'est qu'Icare, lui, ne connaissait pas sa famille... Hippolyte était un patriarche ridicule, agaçant, pointilleux, en plus d'être un lâche. Hélas, dépourvu d'héritier mâle, il prenait très à cœur son rôle de tuteur... Quant à ses tantes, ses cousines, elles étaient si cruches ! Mais c'était sans espoir, la messe

était dite : son oncle lui expédiait un billet de train par la poste. Icare demeura un moment en silence.

— Et dis-moi, elles sont jolies, tes cousines ?

— Hmm... ?

— Non, je plaisante... Tu as peur de te morfondre là-bas ? Eh bien, qu'à cela ne tienne : je t'accompagne !

— ... ?

— Si, si, c'est tout vu : il est temps pour moi d'aller revoir les copains ! Je ne t'embêterai pas, va, et je peux même t'assurer qu'on ne s'ennuiera pas !

Le visage de Rodolphe s'éclaira ; il cria de joie et embrassa son ami. Ils descendirent déjeuner à *La Rotonde* et mangèrent de bon appétit. Quelques jours plus tard, les deux amis entassaient valises et caisses de breuvage dans la Torpédo d'Icare, rabattaient la capote et s'élançaient sur les routes, chevaux rugissants. Rodolphe, envahi par un sentiment de liberté, prenait plaisir à voir le paysage défiler à toute vitesse. Ils firent une halte au Mans et passèrent la nuit dans un hôtel du centre-ville. Au petit matin, ils se remirent en route en direction de la cité ducale. Pendant qu'Icare conduisait, Rodolphe sentit monter en lui l'angoisse de se retrouver dans l'ambiance rigide de la famille Cournillon et de devoir rendre des comptes à propos de ses études à Paris.

Ils arrivèrent à Nantes vers treize heures. Il pleuvait et la ville était balayée par un vent glacial. Ils étaient convenus qu'Icare le déposerait à quinze heures à la gare. Pour patienter, ils entrèrent dans le café *Sarraméa*, place Graslin, dont l'ambiance de brasserie bondée ne tarda pas à les réchauffer. Icare s'étira comme un chat, engourdi par ces heures de conduite et ils commandèrent un copieux déjeuner. Icare expliqua qu'il

ne savait pas exactement où ses amis habitaient, mais le ferait savoir à Rodolphe dans les meilleurs délais. Rodolphe, lui, ne serait pas difficile à localiser : il était assigné à résidence au moins jusqu'au samedi soir. Cela lui paraissait une éternité.

Quelques heures plus tard, Rodolphe attendait debout dans le hall de la gare de Nantes-Orléans, avec ses trois valises, quand il reconnut la silhouette grisonnante de Raymond, le chauffeur des Cournillon. Celui-ci, après une salutation formelle (*Monsieur a-t-il fait bon voyage ?*), s'empara de ses bagages et le conduisit jusqu'à la Delahaye de son oncle (*Par ici, monsieur Rodolphe, je vous prie*). Ils traversèrent péniblement le centre-ville, passablement encombré en cette veille de Noël. Raymond pestait entre ses dents contre les piétons impénitents, mais il parvint néanmoins à rejoindre la route de Rennes sur laquelle ils filèrent à grande vitesse. Peu avant le pont du Cens, alors que les bâtiments s'espaçaient, cédant la place à des champs, l'automobile vira sur la gauche, le long d'une allée bordée de hauts mélèzes. Raymond descendit de voiture pour ouvrir puis refermer le vaste portail en fer forgé vert, dont les arabesques dessinaient les armes de la famille Cournillon. La demeure était cerclée de hauts murs et d'arbres épineux qui la dissimulaient bien. Les gravillons crissèrent sous les pneumatiques de la Delahaye et Rodolphe se dit en lui-même : *Eh bien voilà, mon vieux : finie, la fête !*

Le domaine de la Close avait été bâti par l'arrière-grand-père paternel de Rodolphe, Jean-Baptiste de Cournillon, au milieu du siècle précédent. À la différence des nombreuses « folies » érigées à l'époque sur les rives surplombant l'Erdre, le domaine de la Close était tapi à l'intérieur des terres, à l'orée de la forêt de la Gaudinière. L'allée de graviers était légèrement

courbe et, à travers les sous-bois, on apercevait les fondations de la bastide. L'averse océanique avait désormais cessé ; le parc était perforé par quelques rayons de soleil réconfortants. La bâtisse, enfin, apparut en plein jour, verticale et compacte. Les murs de la façade étaient en brique rouge, tandis que les arêtes et l'encadrement des fenêtres étaient en tuffeau. La maison était rectangulaire, les façades nord et sud hébergeant quinze fenêtres chacune, surmontées de visages d'anges sculptés dans la roche. Les façades est et ouest, quant à elles, ne présentaient que six fenêtres, dont certaines étaient murées. Sur la toiture, une dizaine de fines cheminées s'élançaient vers le ciel chargé de nuages, prolongeant harmonieusement l'alternance de brique et de tuffeau.

Il fallait monter les marches d'un petit escalier à double entrée pour accéder au hall d'entrée de la maison. Rodolphe remit ses lunettes en place, prit une grande inspiration, monta les marches et poussa la porte d'entrée de la maison. Il salua Gisèle, toute en rondeur dans son tablier blanc (*Ah ! Monsieur Rodolphe, comme nous nous réjouissons de vous avoir de nouveau parmi nous !*), traversa le hall, vira à gauche et tomba nez à nez avec sa tante Laure, née Tureau de la Fondrière, une girondine très apprêtée, qui lui prit les mains avec empressement en lui souhaitant la bienvenue. Dans le grand salon, illuminé par plusieurs lustres et par les bûches en flammes dans l'imposante cheminée, meublé jusqu'à saturation de tables, chaises, consoles, guéridons, rideaux, tapis, porcelaines, se tenait Hippolyte. Il était debout, un journal plié sur la hanche, dans une posture cambrée qui faisait ressortir son léger embonpoint, et se vrillait la moustache de l'index et du pouce. Il était impeccablement endimanché et esquissa un sourire à la vue de son

neveu. Hippolyte, qui était très grand et dépassait Rodolphe d'une bonne tête, lui posa les mains sur les épaules en inspectant sa mine et lui demanda des nouvelles de la capitale de son ton calme et ampoulé. Les portes-fenêtres du salon donnaient sur un vaste perron en pierre blanche, qui dominait l'immense parc de la propriété vers le nord. Rodolphe, qui s'efforçait de faire bonne figure, y laissa fondre son regard, cherchant quelque os à lancer à son oncle, que celui-ci pût ronger un moment.

Ce ne fut pas nécessaire, car des cris retentirent dans la pièce voisine et, se retournant, il vit en débouler les couettes virevoltantes et la petite robe à rayures bleues de sa jeune cousine Aliénor, qui se jeta dans ses bras en souriant à son père, suivie de Joséphine, à l'allure plus calme, belle comme les saintes des retables, qui lui baisa la joue délicatement. Rodolphe rougit à ces démonstrations d'affection, sourit et engagea avec elles une conversation badine. Il leur posait des questions désinvoltes et riait aux réponses qui l'étaient tout autant, espérant ainsi maintenir Hippolyte à distance quelque temps. La jeune Aliénor se montrant prolix, cette tactique fonctionna à merveille, jusqu'au moment où Raymond reparut, annonçant que la chambre de *monsieur Rodolphe* était prête. Celui-ci gravit alors l'imposant escalier central de la demeure jusqu'au deuxième étage, entra dans la chambre qui lui était réservée et s'allongea avec soulagement sur l'édredon moelleux. Il se laissait aller à sommeiller, les yeux clos, lorsqu'il entendit la porte s'entr'ouvrir et redressa la nuque. Il ne vit personne, s'en étonna et, au moment même où il comprenait sa méprise, un gros chat roux sauta sur le lit. L'animal le regarda un instant d'un air de défi, miaula, puis s'approcha de lui et, ronronnant, le frôla. L'apparition de Trésor ravit

Rodolphe ; il le saisit de ses deux mains en riant, le porta à bout de bras au-dessus de lui et frotta son visage contre le corps velu du félin. *Ah, Trésor, ça fait si longtemps ! J'en avais presque oublié ton existence ! Diable, me le pardonneras-tu ?* Le chat se glissa hors de sa portée, s'ébroua, reniffla les traversins, sauta sans bruit à bas du lit, inspecta les trois valises dodues de Rodolphe, puis, voyant celui-ci s'approcher, déguerpit. Las, le jeune homme ouvrit nonchalamment une valise, en tira son nécessaire et alla se rafraîchir dans la salle de bains.

Ils dînèrent tous les cinq autour de la grande table de la salle à manger, les deux époux à une extrémité et Rodolphe face à ses deux jeunes cousines. Pendant le repas, Rodolphe parla beaucoup, de Paris, de ses études, du temps qu'il y faisait, du métropolitain, de ce que l'on y mangeait... Hippolyte tenta de l'emmener sur le terrain de l'effondrement dramatique du franc et des réparations que l'Allemagne tardait à verser. Mais Rodolphe se contenta de réponses vagues, laissant accroire que ces sujets l'intéressaient au plus haut point, mais qu'il était impossible de s'en tenir à une phrase ou deux, et s'employa habilement à faire dériver la conversation sur des sujets qui captivaient Laure et ses filles. Sa tante le pressait de questions sur la mode vestimentaire parisienne, Joséphine souriait béatement à toutes ses réponses, tandis qu'Aliénor, du haut de ses douze ans et demi, se démenait pour trouver dans sa vie d'écolière des ressemblances avec ce que Rodolphe racontait. En désespoir de cause, elle finissait par introduire elle-même un nouveau sujet, sans que personne y prêtât attention et certainement pas sa sœur, que son babil exaspérait. Quand ils eurent fini de souper, Rodolphe prétexta une grande fatigue et monta se coucher.